XV. — Le Centenaire de Naissance d'un Missionnaire [1].

Le 28 février dernier marquait le centième anniversaire de la naissance d'un Missionnaire qui joua un rôle exceptionnel dans la civilisation de l'Ouest Canadien — le R. P. Albert LACOMBE, *O. M. I.* Sa vie presque légendaire, représentant l'effort de 60 ans de missions, a été résumée, pour les lecteurs des « *Missions* », dans les quelques paragraphes suivants. Nous ne voulions pas laisser passer inaperçu un centenaire si glorieux et si fécond en réflexions de toutes sortes.

§ I. — Vocation du Missionnaire.

Voyant que la mort faisait son œuvre dans les rangs de son clergé séculier, Mgr Bourget, Évêque de Montréal, décida de faire appel aux Ordres religieux. Il voyait là, non seulement le moyen de réparer les brèches, mais aussi celui d'assurer, d'une manière continue, les prêtres nécessaires à son diocèse.

En 1841, Sa Grandeur fit appel au Fondateur des Oblats de MARIE Immaculée, nouvellement élevé au Siège épiscopal de Marseille. La Congrégation n'ayant été fondée que pour prêcher des missions et diriger des séminaires, son Fondateur voulut, tout d'abord, en référer à chacun des membres de sa grande Famille spirituelle. Tous s'offrirent pour les Missions du Canada. L'avis général répondant donc favorablement à la demande de l'Évêque de Montréal, Mgr de MAZENOD, Supérieur Général des Oblats, lui envoya six de ses Pères.

En 1845, ce fut l'Évêque de Saint-Boniface qui, n'ayant que quatre prêtres séculiers pour tout l'Ouest, fit appel, à son tour, à la nouvelle phalange religieuse. Les Pères Casimir AUBERT et Alexandre TACHÉ furent envoyés,

(1) Cfr. « *Le Patriote de l'Ouest* » (1303, 4e Avenue Ouest, Prince-Albert, Sask.), XVIIe Année, No 13 (8 juin 1927), pp. 1-2 : — *Un Centenaire : Le vieux Père Lacombe* (1827-1927) : J. F.

aussitôt, dans ce nouveau champ d'apostolat ; puis d'autres les suivirent et, rapidement, une quantité de missions y furent établies par les membres de cette Congrégation.

De tous ces vaillants Missionnaires, le Père Albert LACOMBE est le plus connu, peut-être. Né à Saint-Sulpice, près Montréal, il y a quelque cent ans, il exprima, tout jeune encore, sa détermination d'être « ou *prêtre* ou *voyageur* ». Ayant complété ses études au Collège de l'Assomption et au Palais Épiscopal, il demanda à ses supérieurs de pouvoir consacrer sa vie à l'évangélisation des Indiens de l'Ouest. Son évêque hésita, d'abord, sachant bien quelle valeur il allait perdre en ce jeune prêtre pieux et ardent. Finalement, il céda aux instances de M. l'Abbé LACOMBE — qui, en 1849, partait pour la Rivière Rouge.

Les conditions de voyage, dans ce temps-là, étaient loin d'être confortables : les bœufs que le Père dut prendre, pour se rendre à destination, arrivèrent à moitié morts, et la caravane fut surprise et pillée par les Indiens.

§ II. — **Apôtre des Indiens.**

Le Père LACOMBE débuta à Pembina. Il y gagna la sympathie de son troupeau, en se faisant l'un d'eux, — les suivant, dans leurs chasses et leur vie nomade, pour les instruire et les baptiser. Ils étaient alors, nous dit le Père, « une belle et noble race ».

Il retourna à Pembina : l'hiver arrivait et, avec lui, la gêne et la solitude. Sans compagnon ni livre, le jeune Missionnaire se sentit vaincu d'avance. Ayant prié DIEU de l'éclairer, il décida de retourner à Montréal et d'y entrer chez les Oblats, afin de peupler son exil de l'Ouest de compagnons qui, comme lui, se consacreraient au travail des Missions.

Un évêque irlandais a pu dire : — « J'ai connu trois grands hommes d'état : Léon XIII, Gladstone et Mgr TACHÉ. »

Ce dernier, un des pionniers de l'Ouest, était alors Coadjuteur de Saint-Boniface. Ayant entendu le Père LACOMBE exprimer son désir de devenir Oblat, il se l'adjoignit

comme *socius* ; et tous deux prirent, ensemble, le chemin de l'Ouest.

Mais le besoin de prêtres y était tel que Mgr TACHÉ, au lieu de laisser son jeune ami commencer son noviciat, lui demanda de se rendre, immédiatement, auprès des Indiens des environs du Fort Edmonton. Le Père LACOMBE se soumit et, en peu de temps, apprit le cris, à son nouveau poste. Estimant qu'un grand nombre d'Indiens résidait au Lac Sainte-Anne (mission fondée, en 1842, par M. Thériault, prêtre séculier), le Père y transporta ses quartiers généraux. Son ministère portait, alors, jusqu'à 150 milles de rayon. Plus tard, il s'établit une sorte de succursale à Saint-Albert, afin de pouvoir s'occuper des Pieds-Noirs, qui trafiquaient au Fort Edmonton. Son zèle apostolique était tel que Mgr TACHÉ a pu dire, plus tard, que c'est là qu'il avait vu les Indiens les meilleurs et les plus fervents. Par indult spécial, le Père LACOMBE, qui avait fait un noviciat irrégulier, au Lac Sainte-Anne, put faire ses vœux et devenir Oblat de MARIE Immaculée.

Décrire le travail du Père LACOMBE est chose impossible. Cinquante ans durant, il parcourut tout le pays qui s'étend de la Saskatchewan aux Montagnes Rocheuses et des frontières des États-Unis jusqu'à l'Athabaska. Tantôt, il suivait les sauvages, mangeant, dormant, vivant et peinant comme eux ; tantôt, il séjournait dans les camps, allant, de l'un à l'autre, où son zèle l'entraînait. Telle était son ardeur que, plus d'une fois, il épuisa, dans ses courses, non seulement un premier mais même un deuxième guide. Que n'a-t-il pas souffert ? Il allait presque sans nourriture ni breuvage, durant une, deux, trois semaines consécutives. Souvent, il manqua de se noyer ; il se vit tout prêt d'être mangé par un ours ; et, surpris par un feu de prairie, il n'échappa aux flammes qu'en plongeant dans un lac, obligé d'y rester plusieurs heures. Que de fois ses pieds furent endoloris ! Que de fois ses pieds, ses mains, sa figure même furent gelés ! Que de fois ses yeux furent torturés par le mal de neige ! Il fut, souvent, à deux doigts de la mort, alors que, prêtre et médecin, il portait secours à des centaines d'Indiens —

pris de fièvre scarlatine, de petite vérole, de dysenterie, d'érysipèle ou de fièvre typhoïde. Quand sa petite provision de pharmacie était épuisée, il avait recours à l'eau bénite, qu'il faisait boire ou appliquait sur le mal. Avec ce procédé miraculeux, il sauva la vie à quantité de gens. Son couteau indien lui servit de bistouri dans nombre d'opérations. Ses succès étaient tels qu'ils en convertissaient beaucoup. Ceux qui demeuraient païens passaient leurs mains sur sa tête et son corps, comme pour saisir en lui « la médecine qui le faisait si grand ».

Il contracta, souvent, les maladies qu'il soignait chez ses Indiens. Son remède, alors, était radical : pour tuer le mal, il prenait une dose de *pain-killer*, faisait une course folle dans la prairie, puis s'enroulait dans ses couvertures et dormait. Le lendemain, il était sur pied, soignant et instruisant les vivants et enterrant les morts.

Il n'est pas étonnant que les Indiens l'aient appelé : « l'Homme au bon cœur » ! Point étonnant, non plus, qu'il ait acquis un tel ascendant sur eux, au point qu'un mot de lui sauva du massacre Edmonton, Calgary et les employés du *C. P. R.* (*Canadien Pacific Railway*) ! Point étonnant, non plus, que sa seule influence sur les Pieds-Noirs les ait empêchés de se joindre à la « rébellion » de Riel. Point étonnant du tout que le seul cri de « Vous avez tué le Père », poussé par les Pieds-Noirs, ait mis les Cris en fuite, alors que ceux-ci, ignorant la présence du Père LACOMBE dans le camp ennemi, l'avaient attaqué dans la nuit.

Son influence et celle des autres Oblats furent telles, durant l'insurrection de 1885, que Sir John Mac-Donald déclara publiquement, en Angleterre, que ces Pères « étaient la plus magnifique force morale et policière du monde ».

Se sachant impuissant à conclure un traité avec les Indiens du Nord, le Gouvernement fédéral du Canada demanda au Père LACOMBE de l'y aider. Celui-ci faisant partie de la Commission royale, le traité fut conclu, de manière très satisfaisante.

Des jours néfastes arrivèrent pour les Indiens : « Les

fiers visages pâles » se ruèrent sur leurs terres et les obligèrent à se confiner sur des réserves. La fierté indienne fut brisée du coup : les buffalos avaient disparu, et les sauvages eurent faim. Le pire fut l'importation de l' « eau de feu », — ces horribles liqueurs américaines — et l'impudence des gens qui apprirent aux Indiens une corruption qu'ils ne soupçonnaient pas. « L'Homme au bon cœur », écœuré de voir tout cela, en pleurait. Il obtint du secours d'Ottawa ; et on lui doit, en partie, la création de la Police à cheval, spécialement consacrée à enrayer cet état de choses. Il construisit des écoles industrielles et un hôpital ; il engagea des hommes, pour apprendre à ses sauvages à cultiver la terre. Dans leur gloire et leur beau temps, il avait été leur ami ; dans leur gêne et leur misère, il ne les a pas abandonnés.

§ III. — **Sauveur des Métis.**

Les Métis ont leur origine dans les mariages d'employés des Compagnies de fourrures avec des femmes sauvages.

Au début, ils furent d'excellents guides, — fidèles, honnêtes, dévoués, infatigables et généreux à l'excès. Malheureusement, ils furent imprévoyants et aisément gagnés par le plaisir. Préférant la liberté, ils refusèrent d'être enfermés sur des réserves. Des terres leur furent distribuées. Mais des gens sans scrupule arrivèrent, bientôt, qui achetèrent ces terres pour des prix infimes ; et les premiers propriétaires, d'abord heureux d'avoir un peu d'argent, furent vite réduits à la pauvreté. Certains, méprisés par les Blancs nouvellement arrivés, perdant tout courage et toute initiative, devinrent paresseux et s'adonnèrent au vice.

Le Père LACOMBE résolut de les sauver. « Je remuerai ciel et terre pour cela », écrivait-il. Prévoyant de quelques années ce qui allait arriver, il avait établi une colonie à Saint-Albert. Là, pour tenir tête à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui tâchait de les repousser loin de la civilisation, le Père LACOMBE construisit le premier pont qui ait été érigé dans l'Ouest, puis le premier moulin, un

orphelinat et une école. Il apprit aux Métis à cultiver leurs terres et encouragea les fermiers. Il résolut de bâtir une colonie semblable, à l'endroit qui porte, aujourd'hui, le nom de Saint-Paul des Métis.

Le Gouverneur Général approuva l'initiative de cette colonie. Aussitôt, le Père Lacombe, déjà âgé cependant, fit voyage sur voyage à Ottawa, puis alla quêter à Québec, aux États-Unis, poussa même jusqu'en France, pour trouver les fonds nécessaires à la construction d'une école industrielle, à l'engagement d'instructeurs pour sa ferme et à l'achat de chevaux, de bestiaux, d'outillages, etc., pour sa colonie. Personne ne peut imaginer la somme de travail et de souffrance que les Pères Lacombe et Adéodat Thérien — Oblat lui aussi et directeur de la colonie — eurent à endurer pour cette fin. Et ainsi l'éloge, jamais trop louangeux, donné à leur travail par l'Inspecteur du Gouvernement et par le Gouverneur Général lui-même, ajouta un peu à leur joie.

Tout — hélas ! — se termina d'une manière vraiment tragique. Des enfants mirent le feu aux bâtiments. Rien ne put être sauvé, et les pertes furent considérables. Il n'y avait plus de fonds disponibles pour la colonie, et elle dut être abandonnée. Sous le coup de l'épreuve, le Père Lacombe tomba à genoux : — « Seigneur, que votre volonté soit faite » ! Telles furent ses seules paroles.

Sur les instances du Père Thérien, un certain nombre d'excellentes familles de Canadiens-français arrivèrent de l'Est pour s'établir dans la colonie. On espérait que leur exemple encouragerait les Métis à cultiver la terre et réussirait, dans une certaine mesure, à sauver cette race malheureuse.

§ IV. — Protecteur des Ruthènes.

Quand le *C. P. R.* ouvrit l'Ouest à l'immigration, une grande quantité de Ruthènes catholiques s'y installèrent. Malheureusement, leurs prêtres ne les accompagnèrent pas. Des sectes hérétiques mirent tout leur zèle à les écarter de l'Église Catholique.

Aussi, voyant l'imminent danger de perdition auquel ces âmes étaient exposées, l'Évêque du Père LACOMBE chargea celui-ci d'aller en Autriche, pour y trouver des prêtres Ruthènes et les fonds nécessaires à la construction de chapelles pour les nouveaux venus.

Le Père LACOMBE, âgé de plus de soixante-dix ans, se mit en campagne. Il parcourut — en troisième classe, pour économiser — l'Italie, la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Autriche. A Vienne, il intéressa à son œuvre l'Empereur et plusieurs Évêques et, enfin, s'assura quelques Prêtres et quelques Religieuses.

Mais, en dépit de leur zèle, ceux-ci restèrent au-dessous de la situation. Leur Primat, Mgr Szeptychi, vint, plus tard, au Canada et remercia, personnellement, le Père LACOMBE pour ses magnifiques efforts en faveur des Ruthènes.

§ V. — Missionnaire et Colonisateur.

Dans cette brève esquisse, nous n'avons montré le Père LACOMBE que dans son travail au profit des Sauvages, des Métis et des Ruthènes.

Nous n'avons rien dit encore de ses activités à Winnipeg et Calgary, où il organisa des paroisses, maintenant cathédrales. Nous n'avons pas raconté, non plus, son magnifique travail à Edmonton, Pincher Creck et vingt autres endroits.

Nous n'avons pas dit comme son influence avait permis au *C. P. R.*, non molesté par les Indiens, de construire sa ligne principale à travers l'Ouest, — ni qu'il avait été appelé par les officiers de la Cie pour chasser l'ivrognerie et le vice de beaucoup de camps de construction, — ni qu'il avait donné de nombreux renseignements aux explorateurs et ingénieurs, — ni comme, en témoignage de reconnaissance, il avait été Président du *C. P. R.* pendant un jour et Président honoraire à vie.

Il utilisa son influence pour faire construire, à Edmonton, un pont sur la Saskatchewan, qui fut le seul jusqu'en 1912. Nous avons parlé de la construction du premier pont, du moulin, etc., dans l'Ouest, et de l'établissement

d'écoles, de couvents, de chapelles, d'hôpitaux et d'autres institutions.

Quand la Guerre de 1870 supprima toute ressource possible de France, le Père Lacombe redoubla ses sermons et ses conférences au Canada, aux États-Unis, partout où il avait accès, pour plaider la cause sainte des œuvres à construire ou à maintenir. Il se montra ainsi un ardent colonisateur et amena dans l'Ouest des centaines de familles.

Dès qu'il avait quelques minutes disponibles, il les consacrait à la composition de dictionnaires, de cantiques et de prières en cris. Son *Catéchisme en Images*, fait pour les Indiens, fut vivement louangé par le Pape ainsi que par tous ceux qui l'ont vu.

§ VI. — **Mort d'un Brave.**

L'infatigable Missionnaire réclama, souvent, la permission de se préparer à la mort dans son « Ermitage » de Pincher Creek. La permission lui étant accordée, après longtemps, il s'y retira enfin. Mais, à peine y était-il arrivé, que le cataclysme de la Montagne de Frank l'en faisait partir. Plusieurs semaines durant, il soigna, consola et encouragea les survivants. Après cela, il fut chargé d'une importante affaire et dut quitter l' « Ermitage », que Mr. P. Burns avait construit pour lui.

Il avait plus de quatre-vingts ans, quand il fit « le plus beau rêve de sa vie » : une maison, à Midnapore, pour les vieillards et les orphelins. Grâce à la générosité de Mr. P. Burns, son rêve se réalisa. Cet homme charitable lui fit don de deux cents acres de terre excellente et de l'argent nécessaire à la construction de la maison. Le dernier Lord Strathcona et plusieurs autres amis y contribuèrent généreusement. Les Sœurs de la Providence se chargèrent de l'Institution.

C'est là que le Père Lacombe passa les dernières années de sa vie, parmi les pauvres, les malheureux et les orphelins, auprès desquels il se dépensa et qu'il aima comme ses enfants. Les Sœurs ne faisaient jamais trop pour leur vénérable prêtre et « ses pauvres ». Leur dévouement ne fut égalé que par leur reconnaissance.

Le Révérend Père LACOMBE mourut, le 12 décembre 1916, un peu avant ses quatre-vingt-dix ans. Un train spécial du *C. P. R.* transporta ses restes à Calgary, puis à Edmonton, où, comme à Saint-Albert, des services funèbres furent célébrés. Une grande foule tint à saluer, une dernière fois, celui qui avait fait plus, peut-être, que tout autre pour la religion et la civilisation dans l'Ouest Canadien.

Hommages à sa valeur et au zèle dont il ne se départit jamais : — Le Souverain Pontife loua, de tout cœur, le travail de ce grand apôtre. La Reine Victoria lui envoya sa photographie. Le Cardinal Manning et plusieurs autres Princes de l'Église lui exprimèrent leur admiration. Plusieurs Gouverneurs Généraux, Sir Wilfrid Laurier, Lords Southest, Strathcona, Mountstephen et Shaughnessy, Ladies Aberdeen et Minto et tous les Présidents du *C. P. R.* furent ses chaleureux amis et ses admirateurs. Le héros anglais, Général Sir Wm. Butler, raconte avec fierté comment, un jour, il servit la Messe au Père LACOMBE entouré de ses Indiens. La Congrégation des Oblats manifesta sa grande estime au Missionnaire, en lui accordant les plus hautes marques de l'Ordre : il fut appelé, en effet, à prendre part aux délibérations du Chapitre Général.

Mais le plus grand de tous les éloges est celui qu'il a dû entendre, quand, pour une dernière fois, il ferma les yeux et rendit son âme au Seigneur : — « Viens, bon et fidèle serviteur : entre dans la joie de ton Seigneur ! »

Les restes du Père LACOMBE sont gardés, dans la crypte de l'Église de Saint-Albert. Cette paroisse a été fondée et baptisée par lui, puis continuée par beaucoup d'autres, — héros inconnus de la vieille garde des Oblats dans l'Ouest Canadien — qui reposent, maintenant, après avoir dépensé leur vie dans les mêmes batailles, dans les mêmes travaux, dans les mêmes souffrances que le Père LACOMBE, attendant avec lui le grand jour où ils seront, publiquement, glorifiés par le Maître qu'ils ont si bien servi !



XVI. — Massacre des Pères Fafard et Marchand.

Le vaste territoire du Nord-Ouest Canadien n'a eu, longtemps, d'autres habitants que les Sauvages et les Métis. Les Métis sont issus d'un mélange de sang blanc et de sang indien. Quant aux Sauvages, la plupart appartiennent aux deux grandes familles des *Cris* et des *Montagnais*. Ils vivaient de la pêche et de la chasse. Le poisson abonde dans les lacs et, sur terre, le bison, le caribou, l'orignal, ainsi que toute sorte de gibier et de bêtes à fourrure. Là, les Métis et les Sauvages étaient chez eux, et ils jouissaient d'une entière liberté.

Aussi, quand les Blancs y arrivèrent, furent-ils accueillis avec déplaisir et défiance. Ils apportaient quelques avantages (encore inappréciés) de la civilisation ; mais, d'autre part, cette civilisation devait restreindre leur liberté première. Elle fut regrettée vivement, et le mécontentement des indigènes, dans le Manitoba, dégénéra en révolte, en 1870. Un Métis catholique, Riel, se mit à leur tête. Il fut vaincu et fait prisonnier. On l'amnistia, et il se réfugia aux États-Unis.

La rébellion était étouffée ; mais elle eut des résultats favorables aux Métis et aux Indiens. Le Gouvernement leur accorda des avantages depuis longtemps désirés. Ces avantages firent envie aux Métis de la Saskatchewan et de l'Alberta. Ceux-ci les réclamèrent, à leur tour. Leur mécontentement se manifesta bien vite. Les Missionnaires leur prêchaient la patience. A plusieurs reprises, Mgr Grandin s'entremit, en leur faveur, auprès du Gouvernement central d'Ottawa ; il se fit l'écho des plaintes si souvent entendues, il rappela ce qui s'était passé, en 1870, dans le Manitoba, et il exprima sa crainte de voir la guerre se rallumer plus à l'ouest. On ne l'écouta pas. Riel fut rappelé des États-Unis ; et une seconde révolte éclata, en 1885. Le mouvement ne tarda pas à arriver au Lac La Grenouille (Frog Lake).

Le Lac La Grenouille est situé un peu au nord de la branche septentrionale de la Saskatchewan, à une vingtaine de kilomètres de l'ancien Fort Pitt. Il est très poissonneux et ses rives accidentées. L'église, proprette, était bâtie, à deux kilomètres à l'ouest, sur une hauteur. Le presbytère était à côté. En face, sur une autre butte, se trouvait la maison de l'agent du Gouvernement pour les sauvages. Il y avait un petit magasin de la C[ie] de la Baie d'Hudson. En outre, sur le conseil des Missionnaires, on avait demandé un moulin ; et le Gouvernement venait de l'accorder. On était en train de construire. Le village comprenait une douzaine de Blancs.

Cette Mission venait d'être fondée par le R. P. Léon FAFARD. Originaire de la Province de Québec, le P. FAFARD était jeune encore, intelligent et plein d'entrain. Comme de tout bon Canadien, on pouvait dire de lui qu'il était né une hache à la main. Ses aptitudes pour les ouvrages manuels étaient exceptionnelles. D'une santé robuste, il pouvait faire, toute la journée, le métier de scieur de long. Perché sur le billot à débiter, il fatiguait les trois sauvages qui, au-dessous de lui, se relayaient pour tirer la scie.

Au moment de la révolte, on vit arriver, au Lac La Grenouille, une centaine de Sauvages nomades. A leur tête se trouvait *Gros Ours*. Ils travaillèrent à soulever les Indiens de la réserve. De son côté, le Missionnaire s'efforçait de les maintenir dans le calme et la paix.

Le P. FAFARD était Supérieur d'un district dont dépendaient, notamment, le P. Laurent LEGOFF, du Lac Froid (Cold Lake), au nord, et le P. Félix MARCHAND, du Lac Ognon (Onion Lake), au sud. Il les avait convoqués pour la retraite mensuelle, fixée au Jeudi Saint (1[er] avril). Au dernier moment, le P. LEGOFF fit défaut ; mais le P. MARCHAND fut fidèle au rendez-vous. Ce jour-là, on remarqua un mouvement extraordinaire dans le pays, — des cavaliers parcouraient la contrée dans tous les sens, — on sentait que quelque chose d'anormal se préparait.

Le soir, après dix heures, on vint frapper à la porte du P. FAFARD. C'était le père *La Victoire*. Ce vieux Sauvage

était un ancien chef, qui avait été un peu sorcier. Voici à quelle occasion il s'était converti. Privé de quatre de ses enfants morts en bas âge, le cinquième, âgé de cinq ans, était malade et paraissait devoir suivre le chemin des aînés. Dans leur désolation, les parents allèrent le présenter au P. Henri LECOMTE, qui était de passage, et lui dirent :

— « Prends cet enfant, nous te le donnons, baptise-le ; et, s'il guérit, nous nous ferons chrétiens. »

L'enfant fut baptisé et guérit rapidement. Le père *La Victoire* et sa femme tinrent leur promesse. Leur enfant, l'enfant du miracle, était le favori du P. FAFARD ; il lui servait la Messe et, quand il eut grandi, il lui rendait tous les services en son pouvoir.

La Victoire sortait d'un conseil de sa tribu. Il dit au Missionnaire :

— « Nos jeunes gens sont tous fous, et ils sont capables de tout. Je ne sais ce qui arrivera. Je viens te donner un conseil : fuis tout de suite ! »

— « Grand-père », répondit le Missionnaire », je te remercie de ton avis ; mais puis-je le suivre ? C'est mon évêque qui m'a assigné ce poste ; il ne m'est pas permis de le déserter. Au reste, si ce que tu redoutes arrive, des malheurs peuvent avoir lieu, — on peut avoir besoin de moi, — ma place est ici, — je reste. »

— « Tu as tort », reprend le père *La Victoire*. « Je te le répète : pars, au plus tôt ! Tes chevaux sont là ; y seront-ils encore demain ? »

Même refus. On se donna la main, et l'on se sépara. En sortant, avant de franchir le seuil de la porte, *La Victoire* se retourna vers le P. FAFARD, et, sans rien dire, il le regarda longuement et avec un air de pitié.

Restés seuls, les deux Pères se concertèrent. Que pouvaient-ils faire ? Il n'y avait qu'à prier et à se confier en DIEU. C'était la nuit de l'agonie, du Jeudi au Vendredi Saint. La femme de l'agent du Gouvernement aperçut, dans l'église, une lumière inaccoutumée. On pense que les Missionnaires y passèrent, au moins, une partie de la nuit. Ce qu'ils demandèrent au ciel, on le devine.

Le lendemain, l'office devait avoir lieu de 8 à 9 heures. On était attroupé dans les environs de l'église. *Vieux Ours* — mécontent, sans doute, du conseil de la veille — ne se montra pas. Mais il ne manquait pas de fortes têtes parmi les sauvages. Il y en avait trois en particulier : *Wandering Spirit*, *Poplar* et *Yellow Fox*. Le P. FAFARD se montra et invita les fidèles à la cérémonie. Quelques femmes répondirent à son appel ; mais les hommes restèrent dehors. L'office commença.

Comme il n'a lieu qu'une fois l'an et qu'il ne ressemble pas tout à fait à une Messe ordinaire, les personnes présentes n'ont pas su dire à quel moment précis entrèrent dans l'église une cinquantaine d'hommes armés. Quand il les aperçut, le P. FAFARD se retourna vers eux et il s'apprêtait à leur parler pour leur recommander le calme... *Wandering Spirit* l'interrompit brusquement :

— « Tais-toi : tu n'as rien à dire ici. C'est nous qui sommes les maîtres. Tu n'as qu'une chose à faire : avec le prêtre qui est auprès de toi, pars sans retard, et va au camp. »

Il n'y avait pas à répliquer. Les Pères enlevèrent leurs vêtements sacrés, et ils obéirent.

Une femme était sortie de l'église. Elle habitait sur le chemin où l'on devait passer. Le P. FAFARD entra chez elle. Il fut invité à prendre une tasse de thé, à déjeuner : on lui fit remarquer qu'il était encore à jeun... Il refusa.

— « Je ne suis pas en état de manger ; du reste, c'est Vendredi Saint, c'est jour de jeûne. »

Il sortit, en se recommandant aux prières de la chrétienne. Et on était en route, quand on entendit un coup de feu. Que se passait-il ? En sortant de l'église, les Sauvages s'étaient rendus chez l'agent du Gouvernement. *Wandering Spirit* lui intima l'ordre de se rendre au camp avec les autres prisonniers. L'intention des Sauvages, paraît-il, n'était pas de faire des massacres, mais seulement de faire les Blancs prisonniers.

— « Je suis chez moi », répondit l'agent. « Je suis ici le maître : je ne partirai pas. »

— « Tu n'es pas le maître ! Le maître, c'est nous. Je te donne l'ordre de sortir. »

— « Je ne sortirai pas. »

— « Eh bien, je vais te faire trois sommations, et, si à la troisième tu ne sors pas, je te brûle la cervelle. »

Ainsi fit-il. Cet agent était protestant.

Le meurtre accompli, les Sauvages prirent la direction du camp. Arrivés sur une hauteur, ils purent apercevoir la file des Blancs prisonniers. Celui qui fermait la marche, le *fermier* des Sauvages, chargé de leur apprendre la culture, reçut — de *Poplar*, paraît-il — un coup de fusil. C'était M. Delany, un Catholique Irlandais. Il tomba en poussant ce cri :

— « Oh ! *Father !* »

Le P. FAFARD marchait devant lui. Entendant ce coup de feu et ce cri, il se retourna et accourut auprès du moribond.

Cet acte fut-il regardé comme une preuve de complicité avec les Blancs ? Le fait est que le P. FAFARD reçut, à son tour, un coup de fusil, qui l'atteignit au cou. Le sang coula en abondance.

En ce moment, le P. MARCHAND accompagnait les autres prisonniers et disparaissait derrière un repli de terrain. Entendant dire que le P. FAFARD venait d'être tué, il revint sur ses pas et se hâta vers son confrère. Dès qu'il apparaît, une balle le frappe, en plein front, et il tombe raide mort.

Tous les autres Blancs périrent dans ce massacre. Un seul, un jeune homme, qui travaillait à la construction du moulin, parvint à se cacher et put échapper à la mort.

Peu de temps après, un Sauvage passa près du P. FAFARD et s'aperçut qu'il respirait encore. Se baissant vers lui, il lui dit à l'oreille :

— « Ne bouge pas : fais le mort. Je ne tarderai pas à revenir, et je tâcherai de te sauver. »

Et il s'éloigna.

Ne tarda pas à passer, par le même chemin, une Sauvagesse païenne, faisant partie de la bande des nomades,

Elle aussi remarqua que les yeux du P. Fafard remuaient encore.

— « Tiens ! » s'écria-t-elle, « celui-ci vit toujours ! Il n'est pas mort. »

Sa voix fut entendue des meurtriers, ils accoururent et formèrent cercle autour du blessé. Parmi eux, se trouvait l'enfant du miracle, le fils de *La Victoire*. Il était chrétien, le fils préféré du P. Fafard. *Wandering Spirit*, poussé par le démon, s'adresse à lui :

— « Toi, on n'a jamais su ce que tu es, si tu es pour les Blancs ou pour nous. Voici l'occasion de le montrer. Si tu es avec nous, tu vas achever ce Blanc... »

A ces mots, le jeune homme recule d'horreur... *Wandering Spirit* insiste :

— « Tu n'es donc pas avec nous ! Tu es avec les Blancs : on va te tuer avec eux. Tire, ou l'on tire sur toi ! »

Le jeune homme prend son fusil dans ses mains tremblantes... A ce moment, le P. Fafard ouvre les yeux et les tourne vers son fils privilégié, en soupirant :

— « Oh ! »

Il fut tué à bout portant...

Une femme chrétienne, Marguerite Kakitomustus, résidait non loin de là. Apprenant ce qui venait de se passer, elle résolut de rendre les derniers devoirs aux Pères morts. Les Sauvages ont l'habitude d'envelopper les défunts dans une étoffe de coton blanc. Elle s'en procura et, avec son petit-fils, elle se rendit au lieu du massacre. Quelques voisines la suivirent. Les corps des autres avaient été dépouillés et traités honteusement, mais on n'avait pas touché aux corps des Missionnaires. Marguerite alla s'accroupir auprès du P. Fafard. Elle souleva le corps et appuya la tête sur ses genoux. Alors, très haut, presque en chantant :

— « Que tu étais bon, et combien nous sommes méchants ! Quel grand mal venons-nous de faire ! Le Missionnaire était le représentant du Fils de Dieu. On l'a fait mourir comme lui. Il repose, comme Jésus, sur les genoux de sa mère. Moi, je suis sa mère ; je ressemble à la Vierge au pied de la Croix ! »

Et elle versait un torrent de larmes... On l'entendit. Les Sauvages arrivent...

— « Toi aussi, tu es avec les Blancs ! Tu vas avoir le même sort ! »

— « Tuez-moi donc ! Je ne suis pas comme vous ! Oui, je tiens avec nos Missionnaires : je serai contente de mourir avec eux ! Je ne suis qu'une femme, mais je n'ai pas peur de la mort : vous pouvez me tuer ! »

On la laissa. Les Métis n'étaient pas éloignés. Elle les interpelle :

— « Vous n'êtes que des lâches ! Ces Missionnaires avaient tout quitté, pour venir s'occuper de nous ! Ils ne nous ont fait que du bien ; et vous les avez laissé mettre à mort ! Allez-vous, maintenant, laisser là leur corps ? Permettrez-vous qu'ils deviennent, pendant la nuit, la proie des loups ? Vous ne supporterez pas cela, si vous avez un peu de sang dans les veines ! »

Elle lava le visage des Pères, elle leur fit la toilette habituelle et les enveloppa dans l'étoffe blanche. Quelques Métis viennent à son aide, et l'on porte les corps dans la crypte de l'église. Cela fait, elle entonne le cantique chanté aux funérailles des Sauvages.

Ce jour-là, le commis chargé du magasin de la Cie de la Baie d'Hudson était absent. Il était allé au Fort Pitt. Au retour, dans la soirée, il s'arrêta sur une éminence, d'où l'on domine le village. Le silence complet y régnait : pas un bruit, pas une personne ! Il continue sa marche. A mesure qu'il avance, le silence semble grandir... Enfin, un Sauvage apparaît...

— « Que signifie ce silence ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Ce qu'il y a ? On vient de tuer tous les Blancs. »

— « On a tué tous les Blancs ! Où est ma femme ? »

— « Elle est toujours là : on n'a pas touché aux femmes. »

— « Où est l'agent ? »

— « On l'a tué ! »

— « Et où sont les Pères ? »

— « Eux aussi, ils sont morts ! »

— « Les Pères sont morts ! On a tué les Pères ! On a tué les Pères ! »

Il n'en put dire davantage. Il était protestant, fils illégitime d'un ancien gouverneur de la Cie ; mais sa femme était catholique. Tous les dimanches, il assistait à la Messe. Il aimait les Missionnaires ; le P. FAFARD l'appelait « grand-père ».

Élevé parmi les Sauvages, il parlait parfaitement leur langue ; et il accourut à eux. Les Sauvages, après avoir tout pillé, — magasin de la Cie, maison de l'agent, etc., — s'étaient réunis et festoyaient au camp. Sans avoir peur et risquant d'être tué, à son tour, il donne libre cours à son indignation. Le mal était fait ; c'était trop tard...

Une bonne chrétienne, Angélique Miwesis, habitait à 500 mètres de la Mission. Malade, elle n'avait pu assister à l'office du matin. Sa fille Anne, âgée d'une vingtaine d'années, était restée auprès d'elle, pour la soigner. Soudain, la mère lui dit :

— « Entends-tu ? »

— « Oui, j'entends ! »

Un chant mélodieux parvenait jusqu'à elles ; la voix était ravissante. Longtemps, elles écoutèrent.

— « Va donc voir », dit enfin la mère à sa fille ; « va voir qui chante ainsi. »

La fille sort, à deux reprises, et elle écoute, elle regarde, puis elle rentre : il n'y a personne, on ne voit personne. Mais le chant vient vers l'ouest ; on dirait que la voix est dans les nuages... Et elles écoutent encore...

Les événements du matin leur étaient, alors, inconnus. Quand elles les apprirent, tout s'expliqua pour elles. Ce chant était celui du P. FAFARD, qui était venu les saluer, en montant au ciel... A plusieurs reprises, et sans la moindre hésitation, la mère et la fille ont affirmé ce fait à l'un des nôtres.

Le lendemain, Samedi Saint, les Sauvages remontèrent à l'église. Qu'y trouvèrent-ils ? Marguerite, avec son petit-fils. Elle priait, et elle pleurait.

— « Toi encore ici ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Sors, ou tu vas voir ! »

— « Non, je ne sortirai pas. C'est ici, sous nos pieds, que reposent *ceux qui font pitié* (les défunts) : je veux prier pour eux. »

— « Encore une fois, sors ! »

— « Non, je ne sortirai pas ! »

— « Grand'mère, » lui dit, alors, son petit-fils : « sors avec moi. Ils sont venus mettre le feu à l'église ; si tu m'aimes, sors avec moi ! »

Ils sortirent, en pleurant. Le feu fut mis à la chapelle et à toutes les maisons du village, après que le pillage eut été achevé.

Le Jour de Pâques, il y avait fête au camp. Tout à coup, une Sauvagesse, regardant dans la direction de l'église, s'écrie :

— « Tiens ! Voyez-vous ? Qu'elle est jolie ! Comme le portail ressemble à celui de l'église brûlée ! Et qui voit-on sur le toit, regardant vers nous ? »

A ces cris, les Sauvages sortent de leurs tentes, ils regardent ; et ils voient, eux aussi. C'était bien l'ancienne chapelle disparue, et, sur le toit, un homme dont l'extérieur répondait à celui du P. Fafard. Sa main, dirigée vers le camp, faisait un geste de menace, suivant les uns, et, suivant les autres, un geste de bénédiction semblable à celui du Prêtre à la fin de la Messe. L'interprétation varie ; mais, sur le fait de l'apparition, tout le monde est d'accord.

Après la rébellion, *Yellow Fox* réussit à passer la frontière des États-Unis. Rien ne put être prouvé contre *Poplar*. Neuf des révoltés furent condamnés à la pendaison et, parmi eux, *Wandering Spirit* et le fils *La Victoire*.

Ils furent emprisonnés à Battleford. Le P. Cochin les visita, souvent. Tous les infidèles se convertirent ; et ils moururent chrétiennement. Le jour de l'exécution, l'affluence était grande — Sauvages réunis, agents de la police, soldats, magistrats, etc. Quand ils furent montés sur la potence, *Wandering Spirit* demanda au P. Cochin s'il pouvait chanter le cantique usité aux funérailles des Sauvages. Aucune objection ne pouvait être faite. Il entonna

donc le cantique. Tous les condamnés s'unirent à lui ; seul *La Victoire* gardait le silence, et il versait des larmes. *Wandering Spirit* voulut le faire chanter, lui aussi ; mais cela traînait en longueur. On craignait un soulèvement des Sauvages assemblés : la trappe s'abattit, et les condamnés furent lancés dans le vide...

Depuis, Frog Lake a été fui par les Sauvages : plutôt que d'y passer, ils préfèrent prendre un chemin de détour.

Le P. Prévost, *O. M. I.*, était Aumônier du 64e Régiment qui vint à Frog Lake. Les cadavres de tous les Blancs catholiques avaient été déposés dans la crypte de la chapelle et étaient devenus, en partie, la proie des flammes. Il les fit transporter dans le petit cimetière voisin. Plus tard, Mgr Grandin voulut faire transporter ailleurs le corps des PP. Fafard et Marchand. L'exhumation montra que la dissolution n'était pas achevée ; et on attendit.

C'est en 1892 qu'eut lieu la translation dans l'Église d'Onion Lake. Mgr Grandin présidait la cérémonie. Huit Missionnaires étaient réunis autour de lui, avec les agents du Gouvernement, la police et de nombreux Sauvages. C'est la police elle-même qui se chargea d'exhumer les corps et de les transporter à l'église. Dès qu'on les eut déposés, la femme de *La Victoire* se précipita, tout en pleurs, sur le cercueil renfermant les restes du P. Fafard. On eut quelque peine à la faire retirer, pendant le chant du *Libera*. Après la cérémonie, elle demanda, avec instances, de veiller la nuit auprès des restes des martyrs.

— « C'est quelqu'un de mon sang », disait-elle, « qui l'a mis à mort : je veux réparer, je veux demander pardon ! »

Le père *La Victoire* était là, mais il n'approcha pas. On n'avait pas suivi son avis ; c'est à cause de cela qu'il n'avait plus de fils, et sa rancune durait encore. Néanmoins, il assistait à la Messe du dimanche et il remplissait ses devoirs de chrétien. La dernière année de sa vie, il eut la grâce de tout comprendre et de se résigner entièrement.

Marcel Bernad, *O. M. I.*

